Shine a
light
on the
darkness

Shine a light on the darkness

Une création sonore de Candice Savoyat
Produite par Stim Matter
Sortie le 8 mai 2025
52', binaural

Synopsis

80 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, que reste-t-il ?
Candice Savoyat se rend sur les traces de sa famille. D'abord en Allemagne à Chemnitz, où est née sa grand mère maternelle, d'un père juif polonais, avant de fuir en France. Puis en Autriche à Mauthausen, où a été déporté son arrière-grand-père paternel, engagé dans la résistance.
Elle relie ainsi ses deux histoires familiales et les fait résonner avec le présent en collectant les paroles d'inconnus rencontrés en chemin.
Un voyage intimiste et universel à écouter au casque.

Entretien avec Candice Savoyat

Qu'est-ce qui a motivé ton voyage et cette création sonore ?

J'avais envie de faire ce voyage pour moi, parce que je savais qu'il y avait dans ma famille ces deux histoires en lien avec la guerre et je ressentais le besoin de comprendre ces destinées opposées qui se sont réunies avec la rencontre de mes parents. Et puis un jour j'ai vu le biopic sur Simone Veil : pour les 60 ans de la commémoration de la libération d'Auschwitz, un magazine de presse people l'appelle et lui demande : « Est-ce que vous voulez y retourner avec votre famille et on couvre l'évènement ? ».
Elle y va avec ses enfants et petits-enfants et à ce moment-là je me suis dit : il faut que j'y aille, il faut que j'aille visiter ces endroits où ma famille se trouvait à une autre époque de l'Histoire, et que je les traverse physiquement.

Peux-tu nous parler de ces deux histoires familiales en lien avec la guerre ?

Ma grand-mère maternelle est née en Allemagne, à Chemnitz en 1934, d'un père juif polonais et d'une mère allemande. Quand elle a eu quatre mois, ils ont fui le national socialisme et se sont installés à Annemasse, près de la frontière suisse.
De l'autre côté, mon arrière-grand-père paternel a été déporté lors d'une rafle parce qu'il était dans la résistance. Son fils, mon grand-père paternel, était aussi résistant et à la libération, il s'est engagé avec l'armée américaine pour aller en Allemagne chercher son père. Il a d'abord participé à la libération du camp de Buchenwald, et quand il est arrivé à Mauthausen où son père avait été déporté, c'était trop tard : le camp avait déjà été libéré et son père était mort du typhus deux semaines avant la libération.
C'est donc deux histoires de destins croisés qui ont souffert de cette guerre et dont les traumatismes se transmettent de génération en génération.

Quels sont ces traumatismes dont tu parles ?

Je pense que pour ma grand-mère c'était difficile d'être une enfant exilée avec des parents étrangers dans un pays dont ils ne parlaient pas la langue. En France, peu après la naissance de son petit-frère, ses parents se sont séparés et elle a été privée de son père. Puis la guerre est arrivée alors qu'elle avait 5 ans et ils ont dû se cacher à cause de leurs origines juives. Et le fait d'avoir une mère allemande n'arrangeait pas les choses. De plus, sa mère avait dû quitter l'Allemagne alors qu'elle y avait toute sa famille, ses amis, sa culture, et elle a reporté son ressentiment sur sa fille. Tous ces éléments ont créé chez ma grand-mère un traumatisme (sentiment d'abandon, manque de reconnaissance...) qui ne l'a jamais quittée.
Quant à mon grand-père paternel, il a découvert conjointement l'horreur des camps de concentration et la mort de son père alors qu'il n'avait que 20 ans : il ne s'y attendait pas et ce qu'il a découvert l'a hanté jusqu'à la fin de ses jours. D'autant que, quand il est rentré d'Allemagne, il n'en a pas parlé pendant de longues années. Il pensait qu'on ne le croirait pas, et ça ravivait des souvenirs trop douloureux. Quand il a enfin pu en parler, c'était avec ses petits enfants, dont moi.

D'un point de vue pratique, comment as-tu organisé ton voyage et le tournage ?

Mon premier objectif était de retracer la migration de ma grand-mère dans l'autre sens, en partant d'Annemasse, où j'habite, jusqu'à Chemnitz. J'ai pris contact avec une archiviste des chemins de fer suisses qui m'a proposé cinq itinéraires possibles en accord avec les réalités de l'époque. J'ai choisi le premier et effectué le trajet en train pendant deux jours. L'idée étant d'être ouverte aux rencontres, j'ai très peu planifié le reste du voyage, c'était un peu au jour le jour.
Je suis partie avec mon sac à dos et des micros, dont un micro binaural (qui reproduit l'écoute humaine) sous forme d'écouteurs qu'on met dans les oreilles qui me permettait de prendre du son facilement et discrètement. Cela vient aussi renforcer le côté intimiste et immersif de la création : comme c'est mon expérience de voyage, on l'entend à travers mes oreilles. Pour un rendu optimal, l'écoute doit se faire au casque. J'avais aussi un sac banane dans lequel l'enregistreur était logé, et un autre micro plus précis pour prendre des sons spécifiques et les voix des personnes avec qui je discutais.

Avec quelle intention as-tu fait ce voyage ? Qu'est-ce que tu cherchais ?

J'avais envie de visiter les endroits en lien avec ma famille et la guerre, sans pour autant faire un récit historique des faits, mais plutôt une cartographie sensible des territoires, en récoltant les paroles des personnes rencontrées au hasard du voyage.
Je cherchais à la fois des traces du passage de ma famille dans ces endroits mais aussi à questionner comment le présent résonne avec le passé.

Est-ce que les gens se sont facilement prêtés au jeu ?

Oui, c'est assez fou la puissance de la conversation humaine et c'est aussi ce que j'avais envie de démontrer avec ce projet. À partir du moment où on s'intéresse aux personnes, à leur ville, leur histoire, leur culture, leur pays, c'est très facile d'établir un contact et d'avoir un vrai échange. D'autant plus que j'apportais ma propre histoire en leur expliquant mon voyage, ce qui permettait de créer un climat de confiance. On m'a dit beaucoup de choses, parfois très personnelles, pas forcément faciles à partager et aussi des opinions difficiles à entendre. Certaines personnes m'ont confié, à la fin de discussions particulièrement longues, que ça leur avait fait du bien de parler à une inconnue, d'autant que je les laissais s'exprimer sans les interrompre ni les juger, en évitant le rapport de force intervieweur/interviewé.

Quelles histoires personnelles as-tu recueillies ?

Certaines personnes m'ont parlé de ce qui s'était passé dans leur famille pendant la guerre, et j'ai rencontré beaucoup de gens dont les grands-parents venaient aussi d'ailleurs, de zones franches qui appartenaient suivant l'Histoire à un pays ou un autre, ce qui faisait écho à l'histoire de ma famille : comment on vit à côté d'une frontière, comment deux personnes de nationalité différente peuvent s'unir et avoir des enfants alors que leurs pays sont des opposants politiques…
J'ai aussi discuté avec des personnes en situation de migration pour comprendre comment leurs parcours résonne, ou pas, avec les migrations de l'époque. Il y a aussi des personnes qui m'ont transmis les souvenirs que des personnes âgées leur avaient racontés : les marches de la mort à la sortie des camps, les prisonniers qui marchaient de la gare de Mauthausen jusqu'au camp de concentration…

As-tu rapporté d'autres témoignages que les sons que tu as enregistrés ?

Oui, j'ai fait des photos avec un appareil photo argentique en noir et blanc. Tout au long du reportage, on entend le son de la molette et du déclencheur : c'est devenu une partie intégrante de la pièce sonore, un peu comme un fil conducteur. J'ai eu envie de montrer ces photos. Je les ai imprimées sur du papier aquarelle et j'ai fait un travail de peinture avec de l'encre colorée par-dessus. Comme avec le travail sonore, je superpose plusieurs couches d'informations : le passé et le présent, l'histoire individuelle, les histoires collectives et la grande Histoire. Il y a donc un projet d'exposition qui accompagnera des séances d'écoute.

Comment as-tu habillé ta pièce en termes de musique et de création sonore ?

J'ai pris énormément de sons sur place, notamment beaucoup de sons liés aux trains, qui participent à la représentation de la guerre, avec ses machines, ses convois…
À Mauthausen j'ai récolté les sons de mes pas sur le parquet des baraques et dans les chambres à gaz. À Chemnitz, qui était une grande ville industrielle avant la guerre, et où mon arrière-grand-père était tisserand, j'ai enregistré les métiers à tisser d'époque au musée de l'industrie. Ce sont des sons très métalliques et mécaniques, avec une rythmique particulière. Amédée de Murcia, qui a réalisé la musique, est parti de cette matière pour créer les musiques et l'habillage sonore, tout en y intégrant des sonorités électroniques actuelles, créant ainsi un lien entre passé et présent.

Propos recueillis par Dominique Marmoud

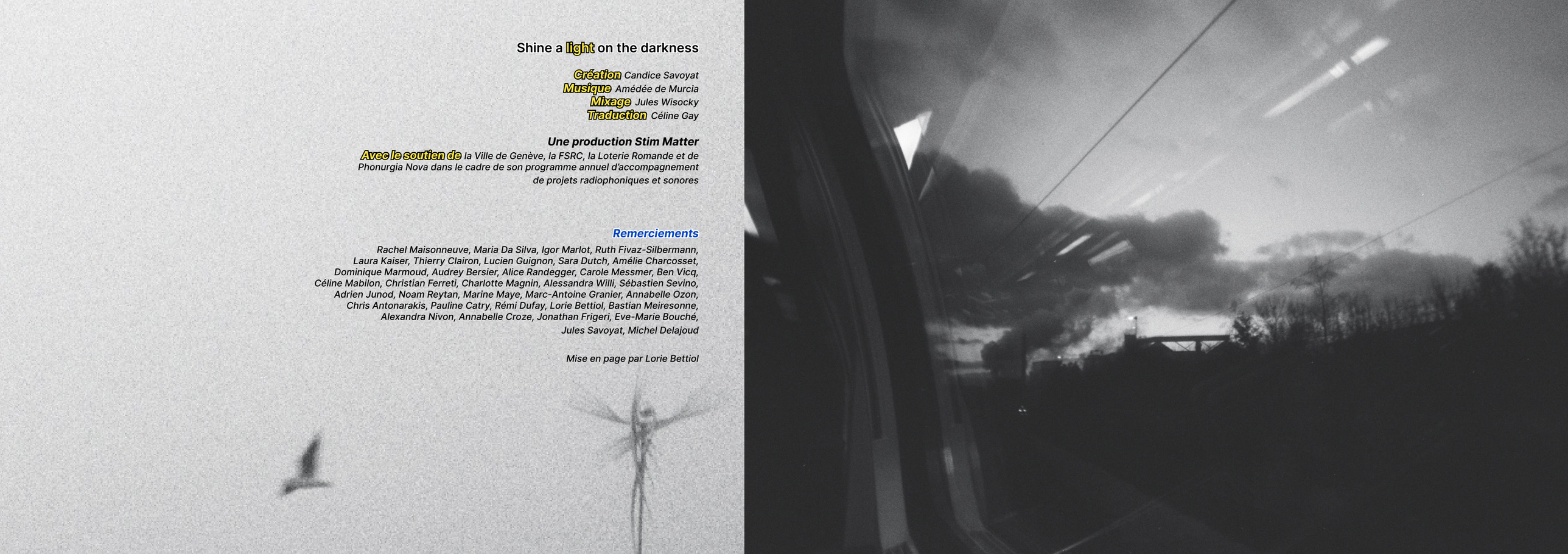
Shine a light on the darkness

Création Candice Savoyat
Musique Amédée de Murcia
Mixage Jules Wisocky
Traduction Céline Gay

Une production Stim Matter

Avec le soutien de la Ville de Genève, la FSRC, la Loterie Romande et de Phonurgia Nova dans le cadre de son programme annuel d'accompagnement de projets radiophoniques et sonores

Remerciements

Rachel Maisonneuve, Maria Da Silva, Igor Marlot, Ruth Fivaz-Silbermann, Laura Kaiser, Thierry Clairon, Lucien Guignon, Sara Dutch, Amélie Charcosset, Dominique Marmoud, Audrey Bersier, Alice Randegger, Carole Messmer, Ben Vicq, Céline Mabilon, Christian Ferreti, Charlotte Magnin, Alessandra Willi, Sébastien Sevino, Adrien Junod, Noam Reytan, Marine Maye, Marc-Antoine Granier, Annabelle Ozon, Chris Antonarakis, Pauline Catry, Rémi Dufay, Lorie Bettiol, Bastian Meiresonne, Alexandra Nivon, Annabelle Croze, Jonathan Frigeri, Eve-Marie Bouché, Jules Savoyat, Michel Delajoud

Mise en page par Lorie Bettiol